

Les furies sont, en majorité, ceux qui ont le mérite d'appartenir à une famille dont les chefs se sont illustrés il y a plus ou moins de siècles. Les premiers reçoivent aujourd'hui en honneurs, en emplois, en titres, en argent, la récompense des services de leurs ayeux, louables quelquefois, honteux souvent. Ils se croient des êtres supérieurs parce leurs ancêtres le furent. Plus ils sont éloignés de celui qui se distingua, c'est-à-dire plus leur famille est ancienne de noblesse, plus ils sont fiers d'eux-mêmes et de leur nom. Il nous semble qu'ils en agissent avec leurs ancêtres comme s'ils avaient été de grands scélérats. Ceci est à peu près l'histoire ridicule de toutes les aristocraties et de ceux qui en font leur hochet. Celui qui aujourd'hui tire son nom du néant pour le fixer dans l'histoire ou l'appelle un parvenu et ceux qui ne sont que sa dixième génération se targuent de la parenté comme un titre incontestable au respect et à l'admiration des humains. A eux donc les honneurs, à eux donc l'argent. Tout est bien pour eux dans le meilleur des mondes possibles ; tout changement est dangereux, toute amélioration un attentat. Voilà ce que c'est qu'un tory. Le tory serait un être admirable s'il était seul dans dans le monde ; mais comme il est entouré d'êtres qui ne lui ressemblent point, il devient pour eux un fléau. Telle que la société est organisée l'homme cherche à améliorer sa condition ; mais cette tâche, qui est facile pour celui qui possède déjà presque tous, devient impossible pour celui qui n'a rien ; d'où il ensuit que celui qui possède, obtient davantage aux dépens de celui qui n'a presque rien ; c'est-à-dire que le riche s'enrichit et que le pauvre s'apauvrit : c'est ce qu'on voit sur presque toute la terre. L'équilibre ne se rétablit à la fin que par les révolutions qui aboutissent elles-mêmes à leur tour au despotisme. C'est le court et déplorable résumé de l'histoire de notre pauvre globe : A qui la faute ? A la nature égoïste et imprévoyante de cette faible humanité qui n'est jamais satisfaite. Le tory est donc l'être que représente Sganarelle lorsqu'il dit : Quand j'ai bien bu, bien mangé je veux que chez moi tout le monde soit rassasié.

Le radical est l'opposé du tory ; quoique son ennemi le plus acharné il est le moins redoutable puisqu'il se trouve la merci du tory qui n'a jamais de merci. Le radical demande des réformes ; mais comme il sent déjà les atteintes de la faim, il est pressé, il les lui faut à tout prix ; s'il était le plus fort il les prendrait de suite avec violence. C'est chez lui qu'on trouve la plus belle éloquence, les plus chands sentiments les plus nobles théories ; car rien n'aiguillonne si bien le génie et la vertu que le malheur et la misère. (C'est ainsi que nous sommes, inexplicables humains.) Mais ses belles conceptions restent dans l'oubli faute de moyens ; le radical a son pain à gagner, ses habits à raccommoder, son logement à trouver ; il lui faut quelquefois plus d'habileté, plus de diplomatie pour vivre un an, qu'on n'en déploie en dix pour l'administration des trois royaumes.

Il y aurait guerre à mort permanente entre le tory et le radical si le whig n'existe point. Le whig n'est ni l'un ni l'autre et pour l'un il est l'autre. C'est un être amphibia. Plus à l'aise que le radical il laisse poindre déjà des manières aristocratiques. Plus ambitieux que le tory il veut acquérir pour lui-même et menace au nom du radical. Il veut des places, des honneurs, de l'argent comme le tory ; dès qu'il les a il devient lui-même tory et fait place à d'autres. Il y a peut-être des exceptions, mais on les compte facilement. Récapitulons.

Le tory est l'homme qui, se trouvant bien, veut rester tel qu'il est, sans s'inquiéter de ceux qui souffrent. Ami des abus, parce que les abus lui profitent, il veut conserver les abus. Il veut le monopole, parce que c'est lui qui l'exerce.